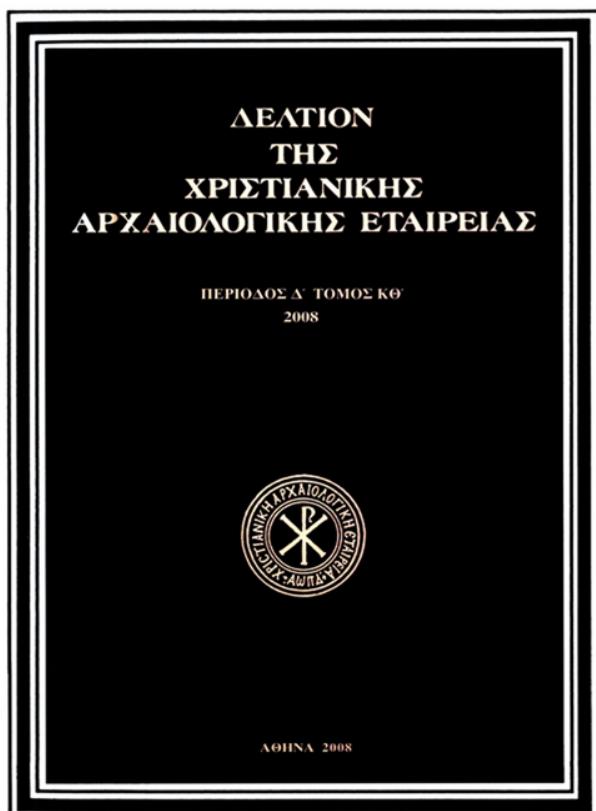


## Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας

Τόμ. 29 (2008)

Δελτίον ΧΑΕ 29 (2008), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη της Άννας Μαραβά-Χατζηνικολάου (1911-2005)



Μια νεα επιγραφή από την Καππαδοκία επί βασιλείας Θεοδώρου Α' Λάσκαρη

Georges KIOURTZIAN

doi: [10.12681/dchae.614](https://doi.org/10.12681/dchae.614)

### Βιβλιογραφική αναφορά:

KIOURTZIAN, G. (2011). Μια νεα επιγραφή από την Καππαδοκία επί βασιλείας Θεοδώρου Α' Λάσκαρη. *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, 29, 131-138. <https://doi.org/10.12681/dchae.614>



# ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

Une nouvelle inscription de Cappadoce du règne de  
Théodore Ier Laskaris

---

Georges KIOURTZIAN

Περίοδος Δ', Τόμος ΚΘ' (2008) • Σελ. 131-138

ΑΘΗΝΑ 2008

Georges Kiourtzian

## UNE NOUVELLE INSCRIPTION DE CAPPADOCE DU RÈGNE DE THÉODORE Ier LASKARIS

L'église dans laquelle se trouve l'inscription éditée ci-dessous se situe sur la route qui conduit d'Ürgüp vers Yesilhisar, dans un vallon à 1,5 km au sud du village de Cemil. Il s'agit de l'église principale du « monastère » dit de l'archange Michel ou Archangélos, formé d'un certain nombre de salles creusées dans la roche. L'ensemble était connu depuis longtemps, mais il a été porté à la connaissance d'un public averti pour la première fois par G. de Jerphanion<sup>1</sup>. Le savant français pensait, vraisemblablement avec raison, que ce monument avait été un centre monastique, et il supposait que l'église principale était placée sous le vocable de l'Archange en raison de la place que saint Michel occupait dans le décor. Par la suite, ce monument a été étudié par plusieurs chercheurs<sup>2</sup>. C'est toutefois à l'archéologue Tolga Uyar<sup>3</sup> que revient le mérite d'avoir photographié pour la première fois dans l'église principale du « monastère » un ensemble de peintures jamais décrites auparavant et une longue inscription, objet de cette étude, qui permet de dater avec exactitude les fresques de l'église de l'Archangélos.

### L'inscription (Fig. 1)

Elle est peinte en lettres rouges sur une étroite bande à fond blanc et située dans l'abside de la nef sud. L'inscription est par endroits abîmée : quelques chutes d'enduit et des effacements dus au temps n'empêchent toutefois pas une lecture sûre. L'écriture, dans une onciale du XIII<sup>e</sup> siècle, n'est pas dépourvue d'une certaine monumentalité, même si le peintre ne semble pas prêter une attention excessive à la calligraphie des lettres.

L'inscription de l'église de l'Archangélos correspond aux

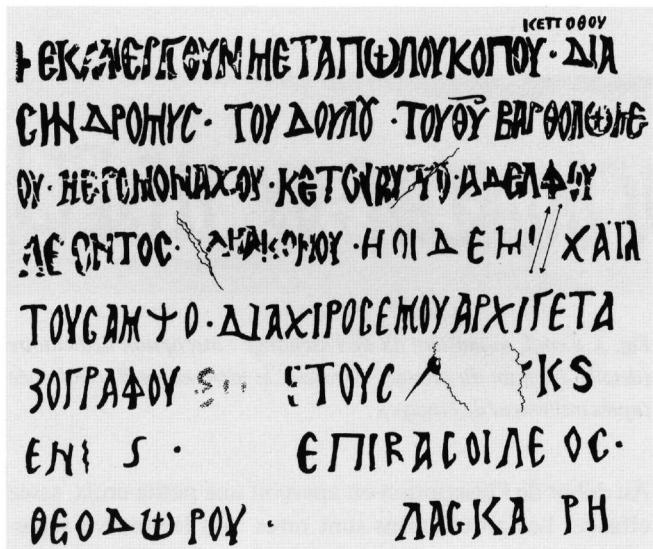


Fig. 1. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (fac-similé de l'auteur).

groupes de textes qui tiennent lieu de dédicace et commémorent en même temps les travaux du décor faits dans le sanctuaire, aux frais des donateurs, pour la rémission de leurs propres péchés.

Ἐκαλιεργίθυν μετὰ πωλοῦ κόπου κὲ πόθου διὰ σηνδρομῆς τοῦ δούλου τοῦ Θ(εο)ῦ Βαρθολωμέου ἡεργομονάχου κὲ τοῦ αὐτοῦ ἀδελφοῦ Λέοντος δημακόνου, ἦσι δὲ Μιχαὴλ τοῦ Σαμψό · διὰ χιρὸς ἐμοῦ Ἀρχιγέτα ζογράφου ἐν ἔτους ξψκα' ἐν(δικτιῶνος) τοῦ βασιλέος Θεοδώρου Λάσκαρη.

<sup>1</sup> G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, t. II, Paris 1936, 128-145.

<sup>2</sup> Voir C. Jolivet-Lévy en collaboration avec N. Lemaigne Demesnil, « Recherches récentes sur le monastère rupestre de l'Archangélos, près de Cemil (Cappadoce) », in *Desert Monasticism, Gareja and the Christian*

*East, Papers from the International Symposium, Tbilisi University, September 2000*), éd. Z. Skhirtladze, Tbilisi 2001, 167-189 avec toute la bibliographie antérieure.

<sup>3</sup> T. Uyar, « L'église de l'Archangélos à Cemil : Le décor de la nef sud et le renouveau de la peinture byzantine en Cappadoce au début du XIII<sup>e</sup>



Fig. 2. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail).



Fig. 3. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le nom du premier donateur, le hiéromoine Bartholomée (après traitement de l'image).

Au début de l'inscription on aperçoit une petite croix, assez effacée. Les abréviations sont rares : on les trouve seulement dans les mots Θ(εο)ῦ et ἐν(δικτιών). Les ligatures sont également rares et touchent les combinaisons des lettres suivantes, HN dans σηνδρομῦ, OY dans δούλου et αὐτοῦ, ME dans Βαρθολωμέου. Les mots κὲ πόθου sont inscrits au-dessus de κόπτου avec de petites lettres. Il s'agit, certainement, d'un oubli du peintre et ajouté après coup.

Les lettres les plus caractéristiques des XIIe-XIIIe siècles sont les A, Δ et Λ. En effet toutes les trois ont à leur sommet une barre horizontale qui se dirige vers la gauche. Le A possède une barre médiane qui monte en biais de gauche vers la droite. La barre horizontale à la base du Δ s'allonge au-delà de la limite de la lettre. La forme du Z s'apparente au chiffre 3 et le K est souvent formé par une barre verticale complètement séparée du reste de la lettre. Le N avec sa barre médiane ondulée est caractéristique de cette période même si cette forme se perpétue au-delà du XIIIe siècle. Parmi les autres formes remarquables se trouvent : certains M aux

hastes si incurvées que la lettre prend une forme de lyre inversée, Φ de forme triangulaire, Ψ en « orant » et Ω rond avec une sorte de petite croix à l'intérieur.

On observe également des intervalles vides entre plusieurs mots : elles ne sont pas accidentelles et je ne les signale pas dans ma transcription. Elles sont parfois indiquées sur la paroi par des points à mi-hauteur des mots et sont particulièrement visibles après : κόπτου, σηνδρομῦ, δούλου, Βαρθολωμέου, ἡερομονάχου, αὐτοῦ, Λέοντος, δημακόνου, Σαμψό, ἐν(δικτιώνος) ι', βασιλέος, Θεοδώρου. Cer-



Fig. 4. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le premier donateur, le hiéromoine (après traitement de l'image).

taines plages vides peuvent être larges de 5 à 6 lettres, surtout vers la fin de l'inscription. Je pense qu'il s'agit d'une astuce du peintre pour occuper le plus harmonieusement possible son champ d'écriture. Malgré quelques épaufures, l'inscription ne souffre pas de pertes importantes ; elle est abîmée à deux endroits avant et après le mot ἔτους. Signalons, enfin, que le nom de Μιχαήλ est divisé à l'endroit de la barre car l'inscription est peinte de part et d'autre d'une niche.

Les fautes d'orthographe sont nombreuses, phénomène courant dans les fresques cappadociennes. Je ne fais ni la liste ni l'analyse de ces graphies parfois aberrantes, car le processus qui a conduit à la perte du sens de la quantité vocalique s'est presque achevé, au moins dans la Cappadoce du XIIIe siècle. Il est certain que nous nous trouvons devant un formulaire connu et stéréotypé mais dans lequel transparaît le parler populaire de cette province jadis byzantine.

*A été décorée (l'église) au prix de beaucoup de peine et de ferveur, grâce au concours du serviteur de Dieu, le hiéromoine*

siècle », dans ce même volume. Il est intéressant de noter que Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce* (n. 1), 129, souligne le fait que

l'église est très mal éclairée et qu'il a eu du mal à étudier les fresques.



Fig. 5. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le toponyme Sampso (après traitement de l'image).



Fig. 6. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le début de la signature du peintre Archigéatas (après traitement de l'image).

*Bartholomée et son frère, le diacre Léon, les fils de Michel de Sampso ; de ma main à moi, Archigéatas le peintre, en l'an 6726 (= 1217/1218), indiction 6, sous l'empereur Théodore Laskaris.*

## La date

Commençons par la fin : l'inscription porte la date de 6726 (= 1217/1218) qui correspond bien à une 6e indiction et signale que la décoration de l'église a été faite sous le règne de Théodore Ier Laskaris.

La région où est situé le « monastère » de l'Archangélos est alors sous l'occupation seldjoukide, englobée dans le sultanat de Konya. Théodore Ier Laskaris, lui, est empereur à Nicée et les territoires qu'il dirige se trouvent entre le sultanat de Konya (au sud-est) et l'Empire latin de Constantinople (au nord-ouest)<sup>4</sup>.

Ainsi la présence en Cappadoce du nom de l'empereur de Nicée à cette époque paraît paradoxale : le sac de Césarée par Alp Arslan en 1067, suivi par la victoire de Mantzikert en 1071<sup>5</sup>, ont permis la conquête de l'Anatolie, passée presque entièrement aux mains des Turcs dès la fin du XIe siècle.

Cependant, deux autres inscriptions cappadociennes continuent de mentionner l'empereur de Nicée dans ces territoires perdus par les Byzantins.

La première inscription est la dédicace de Qarche Kilissé près d'Arabsoun<sup>6</sup>. Le texte a beaucoup souffert, mais l'année et le nom de Théodore Laskaris sont conservés : ... ἐπὶ τῷ



Fig. 7. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le nom du peintre Archigéatas (après traitement de l'image).

βασιηλέοντος (sic) Θεοδόρου Λάσκαρη ἔτους , Σψκ' (6720 = 1212) κε ἐνδ(ικτιῶνος) ιε' μ(η)νή ἀπολύδ ής τ(άς) κε'. La seconde inscription est également une dédicace, celle de l'église des Quarante Martyrs près de Souvech<sup>7</sup> où on



Fig. 8. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Signature du peintre (après traitement de l'image).

<sup>4</sup> Voir pour une rapide mise au point historique, l'ouvrage toujours utile de G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1996<sup>3</sup>, 445-468 et M. Angold, *The Byzantine Empire, 1025-1204. A Political History*, New York 1997<sup>2</sup>, 40-48. À présent, voir aussi B. Martin-Hisard, « L'Anatolie et l'Orient byzantin » in *Le monde byzantin*, II. *L'Empire byzantin (641-1204)*, éd. J.-C. Cheynet, Paris 2006, 430-440.

<sup>5</sup> Ostrogorsky, op.cit., 367, parle d'une véritable catastrophe ; plus récemment, J.-C. Cheynet, « Mantzikert : un désastre militaire ? », *Byz* 50 (1980), 408-438, minimise l'importance militaire de la bataille, accepte cependant l'effet psychologique négatif pour les Byzantins de la capture de leur empereur par les musulmans, mais doute toujours du fait que la

bataille de Mantzikert, malgré ses lourdes conséquences, puisse en soi expliquer la chute de l'Asie Mineure aux mains des Turcs.

<sup>6</sup> Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce* (n. 1), 3-4.

<sup>7</sup> Ibid., 158-159. En Cappadoce, soit en plein territoire seldjoukide, il existe deux autres inscriptions mentionnant à la fois un empereur byzantin (Andronic II Paléologue) et le sultan (Masut II), voir S. Eyice, « Akmanastir (S. Chariton) in der Nähe von Konya und die Hölenkirchen von Sille », *ByzF* 2 (1967), 166 (inscription datée de 1288/89) et N. et M. Thierry, *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce. Région du Hasan Dağı*, Paris 1963, 202.



Fig. 9. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). La date, ici l'année (après traitement de l'image).

peut lire à la 1. 4, après un passage très délicat qu'il faudrait certainement reprendre : ...ἔτους, Σψκε' (6725 = 1216/1217) ἐνδικτιῶνος ε', ἐπὶ βασυλέος [Θεοδώρου Λάσκαρι]. La persistance de la mention du nom de l'empereur de Nicée sur ces monuments de Cappadoce conduisit G. de Jerphanion<sup>8</sup> à imaginer une sorte d'enclave byzantine faisant partie de l'empire des Laskarides en plein territoire seldjoukide, mais l'hypothèse du grand savant, malgré une argumentation bien documentée, reste fragile.

Il faut accepter une solution beaucoup plus simple : les populations grecques, qui sont alors nombreuses en Cappadoce, si elles sont soumises légalement et fiscalement à l'autorité du sultan de Konya, restent sentimentalement attachées à l'Empire ; elles sont soudées par un fort sentiment d'unité dans lequel le *basileus* byzantin joue un rôle symbolique majeur.

Ce « sentiment » n'est ni du patriotisme, ni du nationalisme<sup>9</sup> au sens que ces termes possèdent dans nos sociétés modernes. On pourrait peut-être le rapprocher d'une sorte de « communautarisme » dont les composantes sont une unité de langue, de religion et de cadre socioculturel. Tant que ce « sentiment » ne se prolonge pas au-delà de l'originalité religieuse et culturelle, il est toléré, autrement il risque de heurter la sensibilité du conquérant.

Force est de constater que ces textes sont exposés à des en-



Fig. 10. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Sous le règne... (après traitement de l'image).

droits visibles par tous. L'argument de la non-compréhension de la langue, à mon avis, n'en est pas un. Ces inscriptions qui mentionnent l'empereur de Nicée étaient vues, lues et comprises. Tout, donc, porte à croire que les sultans seldjoukides toléraient la mention du *basileus* byzantin dans la mesure où leurs sujets non-musulmans ne témoignaient à leur égard ni d'hostilité, ni de désobéissance, et surtout s'acquittaient honorablement de leurs charges fiscales<sup>10</sup>.

### Toponymie

Alors que le hiéromoine Bartholomée et son frère le diacre Léon, inconnus par ailleurs, ne présentent qu'un intérêt prosopographique limité, leur père, par le seul fait de la mention de son origine, intrigue le chercheur. En effet, tout permet de penser que le mot qui suit le nom de Michel est un toponyme<sup>11</sup>.

Michel est signalé comme originaire d'une localité nommée *Sampso*. Dans les environs de l'actuelle agglomération du village de Cemil, aucun ancien toponyme conservé ne semble correspondre à cette appellation. Nous savons qu'au début du siècle dernier le sanctuaire de l'Archangélos était encore fréquenté par des Grecs<sup>12</sup>, mais le nom ancien de Cemil, s'il a jamais existé, demeure inconnu<sup>13</sup>.

<sup>8</sup> G. de Jerphanion, « Les inscriptions cappadociennes et l'histoire de l'Empire grec de Nicée », *OCP* 1 (1935), 239-256. Dans cet article, l'auteur, signale (241) une troisième inscription, relevée par H. Rott à Souvassa, mais de lecture douteuse.

<sup>9</sup> À ce sujet, voir M. Angold, « Nationalism and the Nicaean Empire », *BMGS* 1 (1975), 49-70.

<sup>10</sup> Pour les relations entre Byzantins et les Seldjoukides voir M. Balivet, *Romanie byzantine et pays de Rûm turc*, Istanbul 1994 ; id., *Mélanges byzantins, Seldjoukides et Ottomans*, Istanbul 2005, plus particulièrement 47-76 pour les relations entre Laskarides et Seldjoukides.

<sup>11</sup> Parmi la cinquantaine d'inscriptions cappadociennes (dé dicaces, invocations ou épitaphes) que j'ai examiné, seules six personnes indiquent leur patronyme : dans cinq cas avec l'article τοῦ (δεῖνας τοῦ δεῖνος), et un seul cas sans l'article. Sauf omission de ma part, je n'ai

trouvé aucune personne indiquant son patronyme puis le nom de son grand père. Signalons que le nom de famille Σαμψών est connu à Trébizonde, mais plus d'un siècle plus tard : cf. *PLP* 10, 1990, n° 24785-24791.

<sup>12</sup> Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce* (n. 1), 145, n. 1. Id. « Les inscriptions cappadociennes », op.cit. (n. 8), 252.

<sup>13</sup> Madame Irène Beldiceanu, que je remercie ici, m'indique que le village de Cemilköy ne se trouve pas dans le registre publié en l'an 937 (Hégire)/1530. De même aucun toponyme des districts avoisinants ne correspond au nom de *Sampso*. L'examen du registre du règne de Bayezid II (1481-1512) n'a rien donné d'utile. Il faut cependant savoir que ce registre nous est parvenu dans un état très fragmentaire, notamment avec une importante lacune pour la région d'Ürgüp.



Fig. 11. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Le nom de l'empereur Théodore Ier Laskaris (après traitement de l'image).

Une autre localité bien loin, il est vrai, de Cappadoce, pourrait correspondre au toponyme rapporté par l'inscription. Depuis longtemps, G. de Jerphanion avait démontré qu'au Moyen Âge un ἄστυ<sup>14</sup> ou un πολίχνιον<sup>15</sup> portant le nom de Σαμψών se dressait sur les ruines de l'antique cité de Priène<sup>16</sup>. Le savant français écrit ainsi : « ...en face de Milet, de l'autre côté de l'embouchure du Méandre, au delà de la plaine formée par les alluvions et qui, autrefois, était un golfe, se dresse la montagne que les Anciens appelaient le mont Mycale, et les Turcs d'aujourd'hui, le *Samsoun Dagh*. Au pied du versant sud, tout près du cours actuel du Méandre, à seize kilomètres environ de Milet, sont les ruines de Priène et de son acropole. Le misérable village qui a succédé à la vieille cité s'appelle : *Samsoun Qalè*, c'est à dire la forteresse de *Samsoun* ».

Ce qui est encore plus remarquable est le fait que G. de Jerphanion signale dans une note de son article<sup>17</sup>, que dans le *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* de Vivien de Saint-Martin (t. V, 1892) on trouve pour ce site les variantes : *Samsoun Kalessi* et *Sampso*, et ce dernier correspond parfaitement au toponyme rapporté par l'inscription.



Fig. 12. Cemil, monastère dit de l'archange : inscription dédicatoire (détail). Suite du nom de l'empereur Théodore Ier Laskaris (après traitement de l'image).

C'est principalement la raison pour laquelle je ne complète pas dans ma transcription Σαμψό(νίτου)<sup>18</sup>. L'ethnique est aussi connu sous la forme Σαμψηνὸς dans un acte de vente fait à Milet en 1250<sup>19</sup>.

L'oubli progressif du nom de l'ancienne Priène et l'adoption de l'appellation de *Sampson* ou *Sampso* sont fort intéressants mais pas encore élucidés. G. de Jerphanion<sup>20</sup> a essayé d'expliquer l'origine du toponyme en se référant « à un certain Samson – à nous inconnu – qui, à une époque indéterminée, probablement au cours des bouleversements causés par les invasions turques de la seconde moitié du XIe siècle, se serait établi sur les ruines de l'acropole de Priène et se serait rendu maître de la région environnante. Le nom du seigneur serait devenu le nom du domaine... ».

P. Orgels, lui, préfère une autre explication. Il suppose, après une argumentation assez élaborée, que *Sampson* tire son nom d'un asile placé sous le vocable du bienheureux Samson, le fondateur du célèbre xénodocheion de Constantinople<sup>21</sup>.

Ces hypothèses sont intéressantes, mais une citation d'Étienne de Byzance m'incite à en proposer une autre, que je présente

<sup>14</sup> Georges Acropolitès, *Xρονική Συγγραφή*, *Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*, éd. A. Heisenberg, Stuttgart 1903 (rééd. 1978), t. I, 12 : τοῦ ἄστεως τοῦ Σαμψών...

<sup>15</sup> Ephrem Ainios, *Xρονικὴ Ἰστορία*, CFHB 27, éd. O. Lampsides, Athènes 1990, 267 : τοῦ Σαμψών πολιχνίου...

<sup>16</sup> G. de Jerphanion, « Σαμψών et Ἀμισός, une ville à déplacer de neuf cent kilomètres », *OPC* 1 (1935), 257-267. R. Rochette, que je remercie ici, me signale deux témoignages supplémentaires pour le site de *Sampson*, un dans les archives athonites : *diataxis* de Maxime, fondateur du monastère de *Boreinè*, datant de 1247 (J. Bompaire, J. Lefort, V. Kravari, Ch. Giros [éd.], *Actes de Vatopédi*, t. I. *Des origines à 1329*, Paris 2001, n° 15, 153, l. 39, où on lit : ἐν τῇ χώρᾳ τοῦ Σαμψών, ἀπελθών...). Les éditeurs identifient ce *Sampson* à la ville de Priène; l'autre dans un *hormos* de Michel VIII Paléologue, datant de 1262 conservé dans les archives du monastère de Patmos (E. Bqranoústη, *Bvξαντινὰ ἔγγραφα τῆς Μονῆς Πάτμου*, A' Αὐτοκρατορικά, Athènes 1980, n° 29, 255,

I. 4, où on lit : τῷ ἐνεργοῦντι ἐν τῇ χώρᾳ τοῦ Σαμψών δικαίῳ τοῦ δημοσίου). Voir encore *ODB*, 1717 s.v., Priene.

<sup>17</sup> Jerphanion, « Σαμψών et Ἀμισός », op.cit. (n. 16), 266, n. 2.

<sup>18</sup> Les ethniques en -ίτης/-ίτου, connus depuis longtemps (cf. G. Kiourtzian, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes des Cyclades*, Paris 2000, n° 80, 153 et n. 65 : Μόσχος Γναϊτης, graffiti à Syros datant du Ve ou VIe siècle), sont courants à l'époque proprement byzantine (cf. G. Dagron et D. Feissel, *Inscriptions de Cilicie*, Paris 1987, n° 96, 152 : un certain Νηρόλαος Ἀντιοχίτης, dans une inscription de Mopsueste datant de 1052).

<sup>19</sup> Cf. MM, VI, 1890, acte LXXI, 191-192 qui provient du monastère de Patmos (signalé par G. de Jerphanion). Voir aussi *PLP*, 10, n° 24784, encore une attestation de Σαμψηνός datant de 1277/78.

<sup>20</sup> Jerphanion, « Σαμψών et Ἀμισός », op.cit. (n. 16), 266-267.

<sup>21</sup> P. Orgels, « Sabas Asidénos, dynastie de Sampsôn », *Byz* 10 (1935), 76.

ici sous toutes réserves : le lexicographe et géographe byzantin<sup>22</sup> mentionne une Σάμψα, κώμη τῆς Ἀραβίας. Τὸ ἐθνικὸν Σαμψηνός, σάμψα δὲ παρὰ τοῖς Ἀραψιν ὁ ἥλιος. En effet, soleil se dit « shams » en arabe classique, et même si le témoignage de l'auteur byzantin est de sept siècles antérieur à l'inscription cappadocienne, il pourrait avoir quelques rapports linguistiques avec elle : il est probable qu'entre le VIIe et le IXe siècle, période des raids arabes en Asie Mineure, une colonie arabe s'installa de façon suffisamment durable sur l'acropole de l'ancienne cité grecque qui devient alors « Cachanchoun, lieu situé sur la crête d'une montagne qui domine la mer... », comme le signale au XIIe siècle le voyageur et géographe arabe Al Idrisi<sup>23</sup>. C'est de ce nom, probablement d'origine arabe mais transformé par le temps et ses occupants successifs, que dérive le *Sampson* ou *Sampsō* des Byzantins et qui conduit naturellement au *Samsoun* des Turcs.

Il est donc très probable, que les deux clercs, tout comme leur père Michel, sont originaires de la côte égéenne de l'Asie Mineure, de cet ἄστυ ου πολίχνιον nommé Σαμψῶν ου Σαμψό/ό, l'acropole de l'antique cité grecque de Priène, et qu'ils vinrent perfectionner leur ascèse ou exercer leur ministère en Cappadoce.

### Le peintre Archigéatas

Une dernière originalité de l'inscription du « monastère » de l'Archangélos est la mention du peintre Ἀρχιγέτας qui as-

sure que les fresques sont de ses mains. Le nom qu'il porte est étonnant et, d'après moi, il s'agit d'un *hapax*, au moins pour cette période<sup>24</sup>. Cependant, un sondage dans le *PLP* montre qu'à partir du XIIIe siècle, certains patronymes ou de noms des personnes dérivent des anciennes fonctions civiles mais surtout militaires, tombés généralement en désuétude. Ainsi nous connaissons des civils qui portent des noms comme : Θεόδωρος Ἀρχιστρατηγήτης, Γεώργιος Βεστάρχης, Ἰωάννης Στρατηγός, Βασίλειος Στρατιώτης mais aussi, Ἀμηράλης, Δισύπατος, Δρουγγάριος, Ἐπαρχος et les très surprenants Ἐπισκεπτίτισσα et Στρατιώτινα. C'est un nom de cette catégorie que porte le peintre des fresques du « monastère » de l'Archangélos, Archigéatas, qui nous est inconnu par ailleurs.

Les noms des peintres qui ont travaillé en Cappadoce sont extrêmement rares, pour ne pas dire inexistant<sup>25</sup>. Ainsi cette inscription est la première attestation certaine d'un peintre qui signe son œuvre<sup>26</sup>. L'absence de signature n'est pas un phénomène proprement cappadocien : il est observé, à des degrés divers, dans tout le monde byzantin, et il faudrait peut-être l'associer avec, d'une part, la prise de conscience professionnelle du peintre et, d'autre part, sa reconnaissance sociale en tant qu'artiste<sup>27</sup>. Une étude relativement récente<sup>28</sup> montre que c'est justement à partir du XIIIe siècle que les artistes osent de plus en plus se nommer, écrire leur nom juste en dessous celui du donateur, sortir de l'ombre et s'affirmer comme peintres (ζωγράφος ou ἰστο-

<sup>22</sup> Étienne de Byzance, *Ethnika*, éd. A. Meineke, Berlin 1849 (réimpr. Graz 1958), 554.

<sup>23</sup> Abu Abd-Allah Muhammad Al Idrisi, *Géographie...*, éd. et trad. P.-A. Jaubert, Paris 1840 (réim. Amsterdam 1975), t. II, 135. Cf. *TAVO/B VI 8/Asia Minor - The Byzantine Empire (7th-9th Century A. D.)*, éd. Dr. L. Reichert Verlag, Wiesbaden 1988, où le toponyme apparaît sous la forme de *Kasansun*, mais sont connues également les variantes de transcription : *Qasanson* ou *Tamasanson*.

<sup>24</sup> Uniquement à titre d'exemple, voir M. J. Osborne et S. G. Byrne, *A Lexicon of Greek Personal Names*, II: *Attica*, Oxford 1994, s.v. Ἀρχιγέτη, mais pour l'époque antique. En ce qui concerne le titre ou la fonction militaire à l'époque byzantine voir N. Oikonomidès, *Les listes de présence byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, 335 : « l'hoplitarque ou archégète est le commandant en chef des fantassins d'une armée en opérations, ou d'une vaste région de l'empire... ».

<sup>25</sup> Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce* (n. 1), 158, édite la dédicace de l'église de Quarante Martyrs près de Souvech, datée de 1216/1217, et avec beaucoup d'hésitation adopte la lecture : [...]χι[ο]ὶ Ἔτιον μο(να)χ(οῦ) en signalant : « Tout considéré, nous nous arrêtons à la lecture ci-dessous, en supposant que le haut de la boucle marquée sur la copie appartenait à un P. Le nom propre qui en résulte

<sup>26</sup> Ετιος, serait une déformation de Ἅετιος... ». La lecture du savant français, sur ce point est plus que douteuse, et une révision de ce texte est à présent nécessaire. Jerphanion, ibid., 109, relève à Élévra, dans l'église de Hagios Vasilios, la mention d'un ζουγράφος, mais qui reste anonyme.

<sup>27</sup> La plus ancienne signature d'un peintre de fresques byzantin attesté à ce jour est celle de Théodore Apseudes, en 1183 à l'*Enkleistra* de Saint-Néophyte à Paphos (M. Panayotidi, «Το πρόβλημα του ρόλου του χριτηγού και του βαθμού ανεξαρτησίας του ζωγράφου στην καλλιτεχνική δημιουργία. Δύο παραδείγματα του 12ου αιώνα», in *To πορτραίτο των καλλιτέχνη στο Βιζάντιο*, éd. M. Vassilaki, Irakleio 2000<sup>2</sup>, 77-105, avec toute la bibliographie antérieure). Quatorze ans avant Théodore Apseudes, en 1169, le mosaïste Ephraimas signe également le décor de l'église de Nativité à Bethléem (W. Harvey et al., *The Church of the Nativity at Bethlehem*, Londres 1910, 43-44). Je remercie K. Amprazogoula qui m'a communiqué ces informations.

<sup>28</sup> E. Drakopoulou, Η πόλη της Καστοριάς τη βυζαντινή και μεταβυζαντινή εποχή (12ος-16ος αιώνας). Ιστορία, τέχνη, επιγραφές, Athènes 1997, 144.

<sup>29</sup> S. Kalopissi-Verti, « Painters in Late Byzantine Society. The Evidence of Church Inscriptions », *CahArch* 42 (1994), 139-158.

οιογράφος), et ne plus être d'obscurs artisans : c'est bien ici le cas du peintre cappadocien Archigéatas.

Ce petit texte, une dédicace qui émane de deux clercs, nous plonge dans la situation extrêmement confuse qui a résulté des événements de 1204. Il nous montre aussi que les hommes circulent à travers cette Asie Mineure désormais

partagée, tout en conservant leur héritage socioculturel. Il nous signale des changements de noms des lieux qui sont intervenus au gré du temps perpétuant le souvenir des installations de colonies étrangères. Il nous révèle enfin le premier nom sûrement attesté d'un peintre ayant travaillé dans les églises de Cappadoce.

**Georges Kiourtzian**

## ΜΙΑ ΝΕΑ ΕΠΙΓΡΑΦΗ ΑΠΟ ΤΗΝ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑ ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ ΘΕΟΔΩΡΟΥ Α' ΛΑΣΚΑΡΗ

Στο παρόν άρθρο δημοσιεύεται η επιγραφή η οποία αποκαλύφθηκε στο μοναστηριακό συγκρότημα του Αρχαγγέλου που βρίσκεται περίπου 1,5 χιλιόμετρα νοτίως του χωριού Cemil στην Καππαδοκία. Το κείμενο είναι γραμμένο σε μία μόνον σειρά και ξετυλίγεται στις δύο πλευρές μιας μικρής κόγχης, ψηλά, στο εσωτερικό της αψίδας του νότιου κλίτους του ναού. Η επιγραφή έχει υποστεί αρκετές φθορές, ωστόσο λίγα είναι τα γράμματα που έχουν χαθεί ή καταστραφεί τελείως. Σημειωτέον

ότι η ανάγνωση έγινε δυνατή μετά από ηλεκτρονική επεξεργασία του φωτογραφικού υλικού.

Στο κείμενο της επιγραφής αναφέρονται δύο κληρικοί, ο ιερομόναχος Βαρθολομαίος και ο αδελφός του, ο διάκονος Λέων, που ανέλαβαν με δικά τους έξοδα την εικονογράφηση του εν λόγω ναού. Εξαιρετικό ενδιαφέρον παρουσιάζει ωστόσο η αναφορά του πατρωνύμου των δύο κληρικών, επειδή ο πατέρας τους Μιχαήλ κατάγεται από το άστυ Σαμψών (αρχαία Πριήνη), που σή-

### Provenance des illustrations

Les photos de Fig. 2-12 sont dues à B. Tolga Uyar.

μερα ονομάζεται Samsoun. Ο συγγραφεύς του άρθρου προτείνει μία νέα ερμηνεία όσον αφορά το σημερινό όνομα, που πιστεύει ότι προέρχεται από τα αραβικά.

Ένα άλλο σημαντικό στοιχείο της επιγραφής είναι ότι έχουμε για πρώτη φορά την υπογραφή ενός ζωγράφου. Πρόκειται για τον Αρχιγέτα – το όνομα είναι σπάνιο –,

που εργάστηκε στην Καππαδοκία. Η υπογραφή συγκαταλέγεται μεταξύ των πρωιμοτέρων (13ος αι.) στη μνημειακή ζωγραφική.

Η επιγραφή χρονολογείται στο έτος 1217/18, επί βασιλείας του αυτοκράτορος της Νικαίας Θεοδώρου Α' του Λάσκαρη.